Sylvie Herbinet

Meurtre à l'Opéra de Baugé

Sylvie Herbinet

Meurtre à l'opéra de Baugé

Roman à suspense

© Sylvie Herbinet, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0959-7

Couverture : Sylvie Herbinet

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages de cette fiction sont inventés, même si certains peuvent présenter des ressemblances avec des personnages réels. Les lieux sont bien réels à quelques exceptions près.

À Alain, le relecteur infatigable de mes travaux et à tous les amateurs d’opéra.

I

Une foule variée arrivait à la propriété, lieu de la représentation, les uns à pied, les autres en voiture ou en car. Un parking de fortune avait été aménagé dans un champ à l'herbe fraîchement tondue par les moutons du fermier voisin. Des coffres des voitures, on sortait tables et chaises pliantes, glacières rebondies et paniers pique-nique anglais en osier. Les participants, lourdement chargés de victuailles, se dirigeaient vers le parc pour déposer leur fardeau. La vieille demeure de cette campagne angevine, un manoir néogothique ornementé de pignons, de macles et de tourelles, accueillerait un public nombreux, venu des départements limitrophes, de Paris et même de l'étranger, assister à un opéra, dans un théâtre de verdure, édifié par un couple d'Anglais, musiciens et mélomanes passionnés, Mr et Mrs Barrett.

Le soir même, on donnait *Tosca* de Puccini à l'OdB, l'Opéra de Baugé-en-Anjou, un Glyndebourne à la française, dans un coin de France difficile à trouver en raison du manque criant de signalétique ! Un tel événement se méritait.

Des habitants de la petite ville voisine de Baugé s'étaient mis sur leur trente-et-un, d'autres refusant tout effort de toilette, portaient bermudas et baskets tandis que leurs épouses qui s'étaient employées à être coquettes, arboraient des tenues printanières, de longues jupes aux imprimés à carreaux vichy ou de couleur. Des cars de clubs du troisième âge comme ceux de citadins chics avaient conduit leur lot de voyageurs pour gagner la petite cité de caractère et ses trésors : château, chapelle, murs d'enceinte, hôtels particuliers, vestiges d'un temple protestant détruit lors des guerres de religion, agences immobilières dont l'une avait une succursale à New-York, maisons de retraite « de charme », parkings ombragés, massifs fleuris, épiceries fines avec des produits du terroir, vieilles auberges aux enseignes séculaires *La Boule d'or, L'Auberge du bœuf, Au Bœuf couronné,* quatre débits de boisson aux noms prometteurs *Le bois sans soif, La Fontaine de Jouvence, La Civette* et le *Café des sports* où l'on jouait au PMU, à la belote et au Loto sans compter un *barber shop*, un *Tattoo*, une onglerie, un salon de *Bien-être holistique*, un restaurant chinois *Le Panda Gourmet* et deux boutiques de dépôt vente.

Tout ce que le Val de Loire comptait d'élégant et de cultivé était là. On apercevait quelques rares smokings et robes de soirée et on entendait parler anglais, car la région était particulièrement appréciée pour la douceur de son climat et sa bonne chère. Certains londoniens s'y étaient même établis, attirés par les prix moindres de l'immobilier.

Le rôle de Floria Tosca serait chanté par Hariclea Smith, la célèbre cantatrice soprano dont la renommée n'était plus à faire, *una prima donna*. Elle avait accumulé les rôles : Fiordiligi dans *Cosi fan tutte,* Zerline dans *Don Juan,* Rosine dans *Le Barbier de Séville,* Marguerite dans *Faust* pour n'en citer que quelques-uns. C'était une figure très populaire et appréciée des amateurs d'opéra. On se l'arrachait et elle était régulièrement invitée par les salles les plus prestigieuses : Covent Garden, le temple londonien de l'art lyrique, l'Opéra Bastille, le fameux Teatro alla Scala, le Teatro di Silenzio à Lajatico en pleine campagne toscane où le ténor aveugle, Andrea Bocelli, arrive, monté sur un cheval blanc, le Sydney Opera House, la Fenice de Venise, le gigantesque Metropolitan Opera de New-York, le théâtre Colón de Buenos Aires, l'Operahàz de Budapest…

Elle avait chanté au Teatro Olimpico de Vicenza, le rôle de Violetta dans *La Traviata* où le livret est si difficile à tenir. Les spectateurs se souviennent encore de son interprétation du fameux air « *Sempre libera* ». Le théâtre de Vicenza, dernier chef d'œuvre d'Andrea Palladio, construit en 1580, jouit d'une excellente acoustique. Il n'ouvre qu'au printemps et en automne, car ses délicates structures en bois ne supporteraient ni chauffage ni climatisation. Lors d'une de ses dernières apparitions en automne, elle avait, fait rarissime, dû interrompre le spectacle, à cause d'une odeur suffocante de naphtaline. D'où provenait-elle ? Des placards et des magasins d'accessoires où l'on protège les costumes des mites ? L'un des spectateurs fit passer le mot aux autres : l'odeur ne provenait pas des costumes de scène, mais des manteaux de fourrure que les élégantes avaient ressortis de leurs armoires pour parader et se garantir de la fraîcheur automnale.

Mais revenons à notre soirée. La diva était ce soir, particulièrement attendue dans le fameux air *Vissi d'arte, vissi d'amore* que Puccini aurait voulu supprimer, car il trouvait qu'il retardait l'action. Pourtant une magnifique page de musique. Simon Fleming jouerait Scarpia dont un des airs les plus connus du rôle est « *Già, mi dicon venal* » (« Oui, on dit que je suis vénal »).

La soirée était prometteuse. Des personnalités étaient venues de Paris pour l'occasion : des dirigeants d'entreprise et grands patrons du CAC 40, le critique musical bien connu Alan Duthu, des journalistes et des artistes étrangers. On reconnaissait dans l'assistance, le préfet, le maire de Baugé, et même Stef Bernon, grand défenseur du patrimoine ainsi que quelques notabilités et figures locales. Antonin Laverdure était là, venu à bicyclette, reconnaissable à sa longue barbe. Était-il explorateur, chasseur de fauves, ce Tartarin local ou un aventurier qui avait fortune dans on ne sait quel commerce à l'étranger et qui se cachait dans cette petite ville tranquille ? Il n'en était pas le seul original. L'ornithologiste et taxidermiste M. Loiseau (ça ne s'invente pas) qui parlait d'une voix flûtée ou suraigüe, avait empaillé nombre de volatiles. D'autres auxquels il réservait le même sort, chantaient, les pauvres bêtes, ce qui l'empêchait de trouver le sommeil. Il ne s'endormait qu'au petit matin quand ces petits êtres qu'il aimait tant, avaient cessé de chanter. L'attachée culturelle de la ville d'Angers avait daigné venir, elle avait grande allure, vêtue d'une jupe longue, une fleur piquée dans ses longs cheveux noirs.

L'ambiance était fébrile, des va-et-vient incessants se produisaient entre le manoir, le barnum monté pour l'occasion recouvrant le théâtre de verdure et la buvette, terme trop trivial pour désigner un salon de thé où l'on dégustait *scones, cakes*, *sandwiches* au concombre, *Victoria sponge cakes* et autres délices anglais. Ce n'était certes pas là qu'il était possible de commander de la bière. Celle-ci était consommée dans les bars des villages des alentours où musiciens et chanteurs anglais se retrouvaient après le spectacle, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ils en revenaient fortement éméchés, parfois à potron-minet, mais non lassés de chanter, ils entonnaient cette fois des chants grivois, incompréhensibles par les autochtones, mais qui avaient pour effet de les réveiller. Les nuits étaient courtes avant les répétitions du lendemain.

C'était la première de la saison. On s'agitait beaucoup dans les allées du parc à proximité du théâtre de verdure. Les organisateurs allaient d'un point à un autre, le regard fixe, tout concentrés sur les derniers détails à régler. Ils n'étaient en aucun cas disponibles pour une conversation particulière.

En prévision du pique-nique à l'entracte, chacun cherchait dans le parc le meilleur emplacement pour sa table, près de l'orangerie, à l'abri d'un saule pleureur, à proximité d'un mur, d'un lieu ombragé ou protégé du vent. On dressait les tables. Les glacières peu décoratives étaient cachées sous les nappes.

La température avait fortement monté en ces derniers jours de juillet. Déjà la chaleur aidant, les uns ouvraient des bouteilles d'un crémant de Loire qui réjouissait les papilles et ajoutait à l'atmosphère festive, d'autres avaient même installé des candélabres qu'ils allumeraient à la faveur de la nuit. Il ferait chaud sous le barnum et la chaleur comme la musique allaient électriser la salle. L'atmosphère de moiteur n'était pas idéale pour les musiciens comme pour les chanteurs. Il y avait de l'électricité dans l'air ce qui pouvait nuire à la qualité du spectacle.

On pouvait identifier des solistes connus, hommes et femmes qui chanteraient dans le second opéra, *Faust* de Gounod programmé les jours suivants, ou simplement venus, pendant leurs vacances, écouter leurs rivaux, ou des *impresarii* repérer des talents. De nombreux chanteurs étaient originaires des pays de l'Est : Allemands, Russes, Hongrois, Estoniens, Ukrainiens ou d'Asie : Japonais, Chinois et Coréens. Les composants de ce *melting-pot* paraissaient faire bon ménage, sans trop se soucier des conflits qui opposaient leurs pays que certains avaient fui définitivement pour se réfugier aux USA, en Allemagne, en Belgique, en Grande-Bretagne ou en France. Leurs querelles tenaient davantage à leur *ego* qu'à l'hostilité de leurs nations.

Le fameux ténor russe Anton Smirnov, passé à l'Ouest, le baryton allemand Gerhart von Ulrich, et l'immense cantatrice hongroise Asmik Andràssy, soprano comme Hariclea, étaient là avec plusieurs chanteurs italiens, le ténor vénitien Andrea di Stefano, le baryton napolitain Tito Ruffo. Etaient aussi présentes deux mezzo-sopranos, la célèbre vénitienne Carlotta Belli qui avait dernièrement interprété à la Scala, Giovanna, la gardienne de Gilda dans *Rigoletto* et allait chanter dans *Faust* à Baugé. La Mexicaine Esmeralda Lopez qui avait chanté le rôle de Carmen de Bizet à Prague, profitait de ses vacances en Europe pour découvrir l'Opéra de Baugé. On recensait encore le baryton américain Simon Fleming, un contre-ténor australien, quelques Chinois débutant dans le métier de chef d'orchestre, de musicien ou de chanteur. Comment ces étrangers avaient-ils eu connaissance de l'événement qui se déroulait dans cette bourgade ? Nul doute : les réseaux sociaux ont rétréci la planète. Le baryton bavarois, Gerhart von Ulrich impressionnait par sa taille et son allure athlétique, passionné de cyclisme et de surf qu'il pratiquait à Münich sur l'Isar dans l'*Englischer Garten*, un immense parc urbain, au cœur de la ville où une vague artificielle permet aux surfeurs de s'exercer, non loin de l'ancien appartement d'Adolf Hitler dans la Regentstrasse, transformé en poste de police, car personne ne veut y habiter.

Arrêtons-nous sur le personnage d'Hariclea Smith. Anglaise par son père et Mexicaine par sa mère, elle aussi chanteuse, qui se produisait aujourd'hui encore à un âge avancé, au Palacio de Bellas Artes au cœur de Mexico, à la superbe façade art nouveau, Hariclea avait pu obtenir en 2006, la nationalité américaine pour sa compétence professionnelle. L'aurait-elle obtenue aujourd'hui quand le mouvement MAGA (*Make America Great Again)* pour prévenir l'immigration mexicaine proposait la construction d'une muraille avec le Mexique ?

Pourquoi ses parents l'avaient-ils ainsi bizarrement prénommée ? Le prénom venait d'un terme grec signifiant la grâce et la beauté (*kharis*), une soprano roumaine Hariclea Harichi avait porté ce prénom et avait chanté *Tosca*, lors de sa création en 1900. Était-ce le choix de sa mère ou celui de son père ? Avaient-ils voulu singulariser leur fille en lui donnant un prénom si peu commun ailleurs qu'en Roumanie ? Sa mère aurait- elle eu une liaison avec un chanteur roumain ?

Hariclea était une beauté, à la chevelure léonine d'un noir de jais qu'elle rejetait d'un coup de tête ou d'un revers de la main. Elle avait une abondante poitrine, elle avait du coffre ; elle tenait de sa mère un tempérament volcanique. C'était comme Floria Tosca une amante passionnée, mais chez qui on devinait une âme de midinette. On lui connaissait plusieurs époux qu'elle avait quittés successivement, les trouvant ennuyeux ou encombrants. L'un d'eux, d'origine mexicaine, Federico Martinez l'avait aimée d'un amour immarcescible, lui pardonnant tout, allant même jusqu'à l'attendre une nuit entière à la porte de son amant. Une santé de fer avait permis à Hariclea d'entretenir des liaisons extra-conjugales, essentiellement dans les périodes de relâche à l'opéra où elle pouvait ainsi se laisser aller et s'abandonner.

Mais elle détestait l'adultère et exigeait qu'on l'épousât. Son caractère entier ne pouvait se satisfaire d'une liaison même durable, aussi s'empressait-elle de divorcer pour convoler en justes noces, pour un mariage qui resterait nécessairement bref. Elle était entourée de bons avocats, on raconte même qu'elle avait couché avec l'un d'entre eux, réglant ainsi ses honoraires en nature. Bref son physique comme son caractère étaient bien ceux d'une diva : « *La donna è mobile / quai piuma al vento, / muta d'accento / e di pensiero* (Comme la plume au vent, la femme est changeante, elle change de propos, comme de préoccupations), comme chante le duc de Mantoue dans *Rigoletto.*

Quand elle n'était pas en tournée, elle vivait depuis quelques années, non loin de *la Casa Azul* où avaient vécu Frida Kahlo et Diego Rivera, dans le quartier de